

## **Roberto Piano Navarro**

Roberto Navarro fait ses débuts sur la scène du monde le 30 mai 1952 à San Antonio de Padua de la Concordia. Plus connue sous le nom de Concordia, rappelant l'harmonie et l'accord, sa ville natale se situe au nord-est de la province d'Entre-Rios en Mésopotamie, Argentine. De la berge occidentale d'El Rio Uruguay, Concordia regarde vers Salto, ville uruguayenne sur l'autre rive du cours d'eau qui sert de partition et de trait d'union entre les deux pays.

Mais Roberto vous a peut être dit qu'il était de Bariloche en Patagonie. Il parlait souvent de la maison en bois qu'il avait construite là-bas dans un paysage qui ressemble à la Suisse. San Carlos de Bariloche est la ville sur les berges sud du Lac Nahuel Huapi qu'il avait adoptée en 1976, après des années passées à Buenos Aires pour devenir l'architecte.

Pendant 30 années Roberto a exercé son talent à Bariloche comme architecte, mais également comme musicien et écrivain. Son projet musical le plus abouti est celui du Duo Chehebar-Navarro, avec Claudio Chehebar aux instruments à vent andins et Roberto aux claviers. Mais c'est l'écriture qui va être la clé du changement. Roberto l'écrivain est invité à la Cumbre Mundial del Tango à Séville en 2005 pour son livre « Sevilla es un tango ». Et l'écrivain pianiste va aussi jouer dans le programme du festival dans un duo piano-saxophone avec **Yanina Mantuano – une collaboration qui se reproduira aux apéros tango à Tarbes à plus d'une reprise ces dernières années.**

A Séville, son appétit des autres l'amène tout naturellement à rencontrer un autre festivalier, Gustavo Gomez, installé comme professeur de tango à Toulouse depuis seulement 3 ans à cette époque. L'invitation faite par Gustavo de venir jouer à Toulouse devient réalité en Avril 2006. Et ce soir-là Ilka Vierkant, sa future épouse, se trouve dans le public. S'ils sont

obligés de se quitter le lendemain – Roberto doit jouer à Bergamo en Italie – son installation à Toulouse va être définitive peu de temps après.

Il se consacre désormais à la musique. Cependant, pour Roberto, faire une chose, c'est faire plusieurs choses à la fois. Est-ce l'effervescence du milieu du tango de l'époque ou l'envie de jouer de Roberto qui créent les opportunités qui commencent à venir de tous les côtés ? En tout cas, à 54 ans, pour la première fois de sa vie Roberto peut faire ce qu'il a toujours rêvé de faire : vivre de sa musique. Toulouse et le Grand Sud constituent un carrefour important pour la communauté des musiciens qui s'intéressent au répertoire du tango et folklore argentin. Roberto, musicien caméléon, aussi à l'aise devant la partition que jouant à la parrilla, y trouve rapidement sa place. Il accepte d'être payé au cachet ou au chapeau. En solo, en duo, en trio, en quartet, en quintet, ou en co-animation des ateliers de musicalité pour les danseurs, il s'épanouit dans des collaborations les plus diverses. Vous en trouverez ce qui est probablement la liste la plus complète sur <http://www.myspace.com/pianorobertonavarropiano>. Il en manque de toute façon.

Mais ce ne sont pas ses collaborations qui font sa réputation chez les danseurs. Ce sont ses prestations en solo. Qu'il joue de dos ou au milieu de la piste, sur un piano accordé ou désaccordé, un clavier Yamaha ou sur un coin du bar, Roberto joue dansant, forcément – et sans forcer. Il semble tout connaître, mais joue toujours à sa manière. Une fois que la musique est partie dans sa tête, il n'y a que la soif pour l'arrêter. Et la pause cigarette. On vient le solliciter, le féliciter. Il sourit, mais parle peu. Contenido. Taiseux. Comme ceux de Concordia ? Ou ceux de Bariloche ? C'est au choix.

C'est en 2008, je crois, que Roberto à commencé à sonner chez nous. Il donnait un cours de piano dans notre quartier à un jeune et il passait avant ou après le cours prendre un café, bavarder, prendre de nos nouvelles ou celles de Lucas Frontini qui venait de s'installer à Toulouse.

Roberto nous racontait comment il essayait d'intéresser son élève à sa musique : en s'intéressant lui-même à la musique qu'aimait son élève. Roberto lui rejouait d'oreille les tubes que son élève adorait, en imaginant quelques exercices par ci par là. Et ça marchait. Si seulement il pouvait trouver plus de cours, et plus près de sa maison à Pibrac.

Dans la même veine, j'ai le souvenir d'un samedi après-midi pluvieux où Sylvie m'avait convaincu d'aller pousser la porte du Conservatoire de Musique à Albi. Roberto y animait un stage d'initiation en tango pour les musiciens à l'invitation de Claire Prouhet. Non seulement il était content de nous voir, mais c'était étonnant de voir comment, avec son mélange de gentillesse et d'entêtement, il faisait jouer l'ensemble des musiciens qui débutaient en tango. Des musiciens qui jouent encore, évidemment.

A l'autre bout de l'échelle, le voir jouer au concert des stagiaires à Tarbes la milonga « Nocturna » à quatre mains avec Michael, un musicien classique professionnel anglais, fut un moment inoubliable. Michael commence seul au piano, puis Roberto s'approche, s'assoit à sa gauche. Ils jouent ensemble, puis Roberto se lève et s'assoit à sa droite, et tout change. Et Michael improvisait aux côtés de Roberto. Faire prendre des risques aux autres à leur niveau, les pousser tout en les soutenant, est un vrai talent.

Deux autres souvenirs surgissent. En septembre 2009, une spectaculaire « Cumparsita » joué à quatre mains en bal à Toulouse avec Fernando Maguna où je les vois encore sautiller alors qu'ils sautaient d'idée musicale en idée musicale. Et en 2008, une soirée improvisée place St Georges en marge des terrasses de restaurants avec Roberto au clavier de piano portable et Omar Fernandez de Silencio au chant, le seul duo capable d'applaudir le public qui leur accordait la place de jouer dans une douce soirée de fin d'été.

Les heures que Roberto a passées à accompagner les amateurs du chant en stage, dans des peñas, lui valent probablement une médaille. Toujours

capable de changer de tonalité ou de tempo selon les circonstances. Mais malgré sa maîtrise, il n'aimait pas qu'on l'appelle « maestro » car il était taraudé par le fantôme de la possibilité de sa propre médiocrité. Non pas au sens où il était perfectionniste, mais au sens où il n'avait jamais cessé d'apprendre. Le doute avait toujours sa place dans son esprit.

Ecrire, en 2009, la musique originale du très beau documentaire « Tanguendo » de Carmen Porras et Daniel Cobarrubias fut un véritable défi. Se trouver dans ce genre de situation permettait à Roberto de mesurer ses capacités. Une partie de la commande des réalisateurs consistait à trouver une musique qui correspondait en style et en durée aux images des danseurs en bal retenues au montage final. Accompagner la danse ? C'était une des spécialités de Roberto et composer pour un long métrage lui procurait de la satisfaction avec quelques sueurs froides.

Pas étonnant qu'il se soit inscrit en cours de composition au Conservatoire de Musique de Toulouse en 2010. Il pensait en avoir besoin pour composer, mais également pour arranger. La préparation des arrangements du spectacle « Hommage à Eladia Blasquez » de Silvia Lallana pour Tarbes la même année lui avait demandé beaucoup de travail. Le revoir en répétition, écoutant avec humilité les conseils attentifs mais avisés du grand violoniste Ramiro Gallo, n'est pas sans peine. Pour Roberto, être l'arrangeur et jouer avec un musicien de la réputation de Ramiro étaient à la fois un honneur et un sacré test de sa valeur.

Roberto reconnaissait volontiers ses propres maîtres. Lorsqu'il a appris notre projet d'inviter Carlos Aguirre à Tangopostale 2009, non seulement a-t-il proposé de l'héberger chez lui, mais il s'est inscrit en tant que stagiaire pour suivre les cours. D'ailleurs, il était le premier stagiaire inscrit cette année-là.

Ce parcours riche et varié avait permis à Roberto de commencer à prendre au sérieux ses responsabilités en direction musicale. En septembre 2011, il avait accepté l'invitation de monter un orchestre de tango pour le premier « Festival » à Toulouse. Avec un quintet de jeunes musiciens talentueux pour accompagner Omar Hasan, ex-pilier du Stade Toulousain, au chant, Roberto assumait pleinement la direction des répétitions et sur scène pour les deux concerts réalisés. C'était également grâce à ses encouragements qu'Omar Hasan a osé exprimer toutes ses qualités scéniques. On sentait bien que cette collaboration était aux balbutiements.

Si Roberto jouait régulièrement, son statut d'intermittent du spectacle l'obligeait à chercher des cachets ailleurs. Depuis quelques temps il allait régulièrement en Allemagne pour des séries de dates. Il devait rentrer de sa dernière tournée le 29 mai, la veille de ses 60 ans. Il aura désormais 59 ans pour toujours.

Mardi 22 mai à 7 heures 45 son corps sans vie a été repêché des eaux de l'Elster Blanc, un des trois cours d'eau qui traversent la ville de Leipzig en Allemagne. Son ordinateur et d'autres affaires personnelles ont été trouvés sur la berge à proximité. Roberto a été identifié grâce aux papiers dans le portefeuille qu'il avait gardé dans sa poche.

Depuis de longs mois Roberto souffrait d'hyperthyroïdie et avait commencé un traitement. Il n'aimait pas trop aller chez le médecin. Si le poids qu'il avait perdu pouvait lui aller bien, sa tristesse et sa perte d'enthousiasme ne lui ressemblaient pas. Son voyage en Argentine lui avait redonné des couleurs mais sa capacité à douter restait intacte.

Il avait pourtant des projets. Terminer l'enregistrement de disques. Devenir copropriétaire d'une nouvelle maison déjà en chantier. Envisager la perspective d'une carte de séjour définitive et la fin de ces visites pour d'insupportables renouvellements d'une carte provisoire.

Dès qu'elle a appris la nouvelle de son décès, Eliana Navarro, la deuxième fille de Roberto, s'est rendue avec son compagnon en Allemagne.

Par téléphone Eliana racontait que son père avait toujours vécu dans la création mais avec des cycles hauts et des cycles bas. Paradoxalement, dit-elle, il avait transmis à ses enfants la joie de vivre. Il gardait pour lui-même les doutes et interrogations qui faisaient partie de ce qu'elle appelle « sa guerre personnelle », mais son installation en France l'avait rendu durablement heureux pour peut-être la première fois de sa vie.

La ville de Bariloche a annoncé la création d'une Salle de Concert Roberto Navarro. Cette nouvelle aurait plu à Roberto qui déplorait depuis toujours l'absence de lieux de concert dans la ville.

J'ai vu Roberto pour la dernière fois à l'occasion des festivités des 20 ans de Tanguendo, rue Bayard. Nous avons parlé un peu du concert qu'il devait jouer le 3 juillet pour Tangopostale. Il avait déjà la liste du programme pour ce concert : des compositions de Julian Plaza, Horacio Salgán, Osvaldo Tarantino, des thèmes de folklore, et ses propres compositions. Ce concert faisait partie d'une longue liste de préoccupations.

Il n'était pas très bavard ce soir-là, ni au piano, ni au bar. Puis d'un coup, alors qu'il était censé être assis sagement dans le public, aux premières notes de sa valse musette préférée jouée par un ensemble swing improvisé amené par un duo bandonéon-accordéon de Fernando Maguna et son invité, Roberto se met à traverser la scène à toute vitesse vers le piano pour y apporter sa touche.

Voilà le souvenir que je garde de Roberto. Un homme d'action, courant de tout son corps, des pieds aux doigts, pour faire jaillir sa musique. Il est difficile de l'imaginer quelque part sans piano. Et encore plus difficile d'imaginer un piano sans la présence de Roberto Piano Navarro.

Gerry Kenny, Toulouse, lundi 28 mai 2012